

« 50 ans de littérature pour la jeunesse : raconter hier pour préparer demain »

Compte rendu
du colloque-anniversaire
organisé par le CRILJ¹
les 6 et 7 février 2015 à la
médiathèque Marguerite Duras
(Paris)

Pour fêter son jubilé, le CRILJ a choisi d'organiser un colloque en ce début d'année. En guise d'ouverture, sa présidente Denise Barriolade soulignait le double engagement de cette instance en faveur de la lecture mais aussi de l'éducation artistique et culturelle, véritable éducation de l'œil, de la sensibilité, de l'imaginaire. Les mots sont importants : dans la définition de l'enfance qui se modèle tout au long de la période envisagée tout comme dans l'engagement militant auquel elle donne prise, l'imagination cède le pas à l'imaginaire, Freud s'efface derrière Bachelard, comme le précisera plus tard Francis Marcoin.

CRILJ

Colloque 2015

Le regard rétrospectif portait sur de nombreux sujets liés à la littérature pour la jeunesse : l'édition, la création, les différents genres, la critique, les prix littéraires, la pédagogie, les politiques, le monde associatif... Pour compléter l'approche historique et réflexive, le colloque donnait la parole à l'auteur Christian Grenier et à cinq éditeurs, parmi lesquels Jean Delas, co-fondateur de l'École des loisirs : sa maison fête elle aussi ses cinquante ans cette année.

Il serait fastidieux de passer en revue chacune des communications : après l'apéritif qui va suivre, les plus gourmands sont invités à patienter jusqu'à la parution fin 2015 du numéro 7 des *Cahiers du CRILJ*, et pour rester dans l'ambiance, à fêter d'ici là les anniversaires de plusieurs autres acteurs majeurs de la littérature pour la jeunesse : surprise...

Un temps pour l'expérience : se situer

La mémoire d'un événement convoque toujours des lectures intéressantes, qui tantôt surdéterminent le moment fondateur, tantôt le placent dans son contexte historique et sociologique, le confrontent à d'autres moments, ou encore s'appuient sur des expériences individuelles, car dans ce type d'anniversaire, chacun cherche aussi à se situer. De manière inattendue, la démarche adoptée par Sylviane Ahr, Patrick Joole et Christine Mongenot s'avère fructueuse : ils proposent à leurs étudiants de

Master de littérature de jeunesse de s'interroger sur la façon dont ils reconstruisent les premières relations qu'un enfant peut avoir avec un livre à l'aune de leurs premières expériences de lecteurs. Les résultats des trois enseignants en disent long sur la médiation telle qu'elle s'élabore : il suffit de se mettre soi-même à l'épreuve pour s'en apercevoir...

Mais revenons au contexte. Edwige Chirouter, Françoise Lagarde et Régine Sirota le précisent : si l'évolution de la littérature pour la jeunesse se lit à la lumière de l'évolution de la façon dont on se représente l'enfant et le monde de l'enfance, elle détermine elle-même le développement des bibliothèques scolaires. De plus, parce qu'elle produit ses propres catégories, cette littérature produit aussi ses lecteurs. Tout est lié, et il ne suffit pas de dire que de 1988 à 2013, le nombre de titres publiés annuellement passe de près de 1900 à 10 000...

C'est donc une question de société : Francis Marcoin analyse la période 1965-1975, marquée par une pensée sociologique qui associe encore loisir et culture² alors que surgit la perspective des médias de masse, et par une école teintée de pratiques vieillies. Il cite l'influence de plusieurs personnalités et penseurs : Marc Soriano, Joffre Dumazedier, Robert Escarpit. Ainsi, si le milieu scolaire constitue le cadre matériel de la fondation et du développement du CRILJ, leur cadre intellectuel est à rechercher ailleurs. Dans ce contexte, expliquent

Hedwige Pasquet et Françoise Lagarde, une littérature pour les tout-petits émerge puis se fait reconnaître en tant que telle.

Tout aussi intéressante apparaît l'évolution du statut de l'image, favorisée par le dynamisme de ce que Loïc Boyer a appelé « la galaxie Harlin Quist » et par le développement des écoles d'art. Le genre du documentaire, par exemple, s'en trouve enrichi, puisque l'illustration cesse d'être conçue comme un simple accompagnement.

Ajoutons l'évolution des politiques (qui permettent notamment la multiplication des lieux de lecture publique), le contexte particulier de la massification scolaire, les progrès technologiques, ou encore la façon dont les auteurs et illustrateurs font eux-mêmes évoluer leur métier vers plus de professionnalisation³ : ce parcours complexe se précise.

Dans une riche présentation conclusive, Max Bulten s'intéresse à la façon dont le monde associatif développe son action à partir d'une idéologie sociale progressiste⁴ et jusqu'à une configuration qui inclut les réseaux sociaux. Il résume les cinq conditions nécessaires au développement de la littérature pour la jeunesse : le développement de l'apprentissage de la lecture, l'apparition de la jeunesse en tant qu'objet, et le triple développement des industries culturelles, d'une industrie jeunesse spécifique, et de la médiation. L'histoire peut commencer.

Raconter : le plaisir du partage et de l'oralité

Dans son petit bijou de communication, Claude Ganiayre évoque et fait entendre cette littérature de monologues intérieurs à la langue souple, influencée par *L'Attrape-cœurs* de Salinger, qui construit une seule voix, un pont entre l'oral et l'écrit ; elle dit les langues métissées du roman, des inventions verbales de Raymond



↑

dessin de Christophe Besse pour le CRILJ.
© Christophe Besse.

Queneau à la collection « Exprim' »⁵.

Oui vraiment, ce colloque a insisté sur la dimension littéraire de cette littérature dite « pour la jeunesse », ce qui lui a permis de soulever deux enjeux. Le premier est celui de la formation d'enseignants et de médiateurs qui soient capables de sensibiliser les enfants à cette dimension. Dans le cas de la poésie, qui a connu un bel essor ces cinquante dernières années⁶, l'une des pistes, explique Christine Boutevin, serait d'apprendre à ne pas comprendre...

Le second enjeu est une prise de conscience de la puissance de cette littérature, qui permet d'introduire la philosophie dès le plus jeune âge. Edwige Chirouter développe et illustre l'hypothèse selon laquelle il est nécessaire de s'appuyer sur des textes dès lors qu'il s'agit de problématiser et mettre à distance

une notion. Là encore, ce second enjeu implique une formation.

Un tel colloque est surtout le moment de parler du présent et de l'avenir. Avant d'envisager cet aspect, accordons-nous une dernière histoire : Maurice Sendak travaillait sur son album *Cuisine de nuit* à une époque où son père était mourant. Il lui importait d'achever cette œuvre avant qu'il disparaisse. Le jour de la mort de celui-ci, l'artiste est venu inscrire un numéro de téléphone dans une image alors que le livre était dans le circuit de l'impression : ce numéro, il ne le composerait plus jamais...⁷

Et maintenant, que vais-je faire ? Portrait du militant en demi-teinte

Fort du réseau qu'il a constitué au fil des ans à l'échelle nationale et au-delà, le CRILJ a rassemblé

environ 200 personnes à l'occasion de ces journées : auteurs, traducteurs, professeurs, étudiants, journalistes, chefs d'entreprise, bibliothécaires... Tous se sont écoutés d'autant plus volontiers que, pour reprendre l'analyse de Régine Sirota, ils avaient bien souvent plusieurs « casquettes ». De même, explique Sandrine Mini, la maison Syros tisse des liens affectifs avec le monde de l'école, les libraires spécialisés et les bibliothécaires de rue, mus par le souci commun d'apporter quelque chose aux enfants.

Cependant, exprimée presque d'une seule voix par une interprofession mise à mal par la crise générale que connaît le militantisme depuis la fin du xx^e siècle⁸, la volonté de perpétuer la lecture quelle qu'en soit la forme au nom de valeurs précises et de se rassurer sur l'avenir du livre avait de quoi dérouter les plus jeunes parmi les auditeurs.

Le caractère critique de la situation se lit dans le constat de Denise Barriolade, selon laquelle le ministère de la Jeunesse et des Sports ne s'intéresse plus aux pratiques artistiques et culturelles des jeunes, ou dans les interrogations de Régine Sirota et de Max Bulten : la question de la capacité de la littérature pour la jeunesse à ouvrir l'imaginaire social vers l'altérité se pose aujourd'hui, tout comme elle se posait déjà dans l'après-guerre. Mais elle a davantage d'acuité aujourd'hui, à une époque où les écarts entre les catégories sociales se creusent, où le nombre des inscrits dans les bibliothèques stagne, et où la lecture des adolescents est problématique, malgré l'ampleur des réalisations ces trente dernières années en faveur de la littérature pour la jeunesse.

Alain Serres formule la même chose avec la conviction qui lui est propre : en ces lendemains des 7 et 11 janvier 2015, nous qui aimons notre littérature pour la jeunesse en ce qu'elle invite les enfants à se

poser des questions, nous qui nourrissons le secret espoir de les amener à changer le monde, qu'avons-nous dit et que n'avons-nous pas dit aux Enfants de la République? Selon lui, la poésie est un moyen à ne pas négliger pour se poser en douceur les questions, pour ouvrir et stimuler nos émotions, c'est-à-dire notre humanité.

L'art de poser des questions

La réponse apportée par la plupart des éditeurs à la question posée par Véronique Soulé – qu'est-ce qui change, qu'est ce qui ne change pas? – est d'une part un attachement à une ligne éditoriale énoncée dès l'origine et d'autre part la nécessité d'exercer son métier autrement, en tenant compte du nombre croissant des titres publiés, de l'élargissement des tranches d'âge concernées, des potentialités des technologies... Pour l'École des loisirs, il ne s'agit pas de grossir, mais de grandir.

Au-delà d'un certain nombre d'inquiétudes ou de revendications, se profilent des pistes sans doute assez peu originales mais essentielles pour les projets à venir.

Il faut d'abord prendre en compte le rôle de l'école dans la découverte comme dans la prescription. Partenaire majeur de n'importe quel acteur, acteur lui-même, le monde scolaire doit définir la place qu'il convient de réserver, en son sein, à la littérature pour la jeunesse, et la place du livre parmi les autres supports, comme le suggère Françoise Lagarde. À la question du rôle de l'école s'associe celle du rôle des parents, notamment dès qu'il s'agit de choisir un livre pour un enfant.

Le numérique est évidemment un autre élément incontournable, dont Sylvie Vassallo a posé les principales problématiques avant de conclure : les professionnels du livre pour enfant vont-ils vraiment investir ce nouveau terrain pour le développer

comme ils ont développé leur approche du livre, avec le même souci du patrimoine, la même exigence quant à la qualité?

Enfin, la piste d'une certaine proximité, qui se traduit dans les propos d'Hedwige Pasquet par le contact direct avec les lecteurs *via* Internet, mériterait d'être déclinée à l'aide de notions comme le territoire ou le réseau...

C'est à Régine Sirota qu'il revient d'apporter une distance salutaire : la littérature qui a été évoquée ici est celle que l'on aime : est-ce vraiment la littérature que lisent les enfants? Et à Jean Fabre, autre fondateur, cité par Jean Delas, d'esquisser une méthode : il faut savoir regarder de près et regarder au loin.

Céline Leclaire

1. **Centre de Recherche et d'Information sur la Littérature pour la Jeunesse, association déclarée en préfecture le 6 juillet 1965 :** <http://www.crilj.org/>
2. **Comme en témoigne le nom-même de « l'École des loisirs ».**
3. **Cécile Vergez-Sens montre comment la création de la Charte des auteurs et des illustrateurs jeunesse en 1975 y contribue. Pour aller plus loin, il est possible de lire *La condition littéraire : La double vie des écrivains*, de Bernard Lahire (Éd. La Découverte, 2006).**
4. **Cette idéologie est portée par des associations d'inspiration catholique (les Bibliothèques pour tous, ATD Quart monde) et par des mouvements éducatifs et pédagogiques qui avaient contribué à la création de l'Heure Joyeuse en 1924.**
5. **Créée en 2006 par Sarbacane.**
6. **Notamment avec la création des collections « Poèmes pour grandir » chez Cheyne (1985) et « Les Petits géants » chez Rue du Monde (2001).**
7. **Merci à Jean Delas pour ce partage...**
8. **et qui dépasse de beaucoup le monde associatif, pour reprendre l'analyse de Max Bulten.**